

MARY-KAY WILMERS

Nous les Eitingon



LIANA LEVI

Extrait de la publication

Quand j'avais quinze ans, ma mère m'a dit que personne ne m'appréciait.

« Mats, si », ai-je répondu d'un air de défi.

Mats était la sœur de mon père. Ma mère entretenait à son égard des sentiments mitigés.

De dix-huit mois plus âgée que mon père, célibataire, médecin dans un hôpital universitaire londonien, Mats représentait l'autorité suprême dans la famille paternelle, celle dont tout le monde écoutait les conseils, l'infaillible. Une partie de son talent consistait à comprendre « les jeunes », comme elle nous appelait. J'ai longtemps cru qu'elle éprouvait pour moi une sympathie particulière.

À la mort de Mats, mes cousins – les enfants de son autre frère – et moi nous sommes partagé ses possessions. Il ne s'est rien passé de particulier ce jour-là, pas la moindre querelle, et il n'y aurait rien eu à raconter si je n'avais commis une action honteuse. Mon cousin et moi convoitions tous deux une petite boîte d'acajou posée sur la table près de la porte d'entrée. C'était à son tour de choisir : il a pris la boîte.

Quelques minutes plus tard, quand il est sorti de la pièce, j'ai ouvert la boîte pour m'emparer des lettres qu'elle contenait, raison pour laquelle je la convoitais tant. À la fin de la journée, alors que nous nous apprêtions à rentrer chez nous, mon cousin a remarqué que les lettres avaient disparu.

Évidemment, j'ai avoué. Que pouvais-je faire d'autre? J'étais mortifiée, presque autant que la fois où ma logeuse à Oxford m'avait accusée de lui avoir volé des cuillères en argent (ce n'était pas vrai), ou lorsque mon professeur de biologie m'avait accusée d'avoir copié le travail de ma meilleure amie (c'était partiellement vrai: elle m'avait simplement suggéré les réponses). Il s'est avéré que mon cousin aussi n'était intéressé que par les lettres, mais grâce à son heureux caractère, j'ai pu les conserver, ainsi que la boîte.

Je voulais ces lettres pour de nombreuses raisons. D'abord, mon affection pour Mats et mon intérêt pour sa vie. Ensuite, parce que je pensais qu'elles pourraient m'éclairer sur l'arrivée de mon arrière-grand-père en Angleterre depuis l'Allemagne à la fin du XIX^e siècle. Si les lettres ne m'apprenaient rien de tout cela, peut-être y trouverais-je quelque chose sur les Eitingon, ou sur moi. Le plus savoureux, c'est qu'en récompense de mon désir de m'approprier ces lettres (celles que recevait Mats, mais aussi celles qu'elle avait écrites à sa tante, une vieille fille de la génération précédente), j'ai découvert en les lisant qu'elle avait toujours un mot désobligeant pour mon apparence ou mon caractère. Elle me trouvait gâtée, « pas jolie du tout », répétait sans cesse que mes cousins étaient bien plus gentils que moi.

Pourquoi garde-t-on ses lettres? Autrefois, quand je cherchais à justifier le fait de fureter dans le grenier de ma mère, je pensais que les gens les gardaient pour de futurs lecteurs. L'idée était réconfortante, du moins elle servait mes intentions. Cependant, il est bien plus probable que l'on conserve sa correspondance pour la même raison que l'on conserve des photographies: pour entretenir sa propre mémoire. À moins de vouloir se défaire de son passé ou amputer une partie de sa vie. Mais quand on meurt? Est-il plus élégant de la part de ceux qui héritent de ces lettres en

même temps que des vêtements et des meubles du défunt de les lire, ou bien de les jeter? Brûler des lettres a quelque chose de théâtral, de criminel. Les mettre à la poubelle peut paraître irrespectueux. Mais peut-être moins que de les lire.

Que faire alors? Sauvegarder les lettres de nos parents, de nos grands-parents est une chose. Les lire en est une autre. On croit s'intéresser à leur histoire, mais en réalité nous sommes obsédés par la nôtre. Ce qui vaut sans doute aussi pour toutes nos incursions dans la vie des autres, qu'ils fassent partie de notre famille ou non. Peut-être vaut-il mieux ne pas se demander quelle histoire on raconte, ni qui vous en a donné la permission.

Le Mexique

Dans la villa de Coyoacán où Trotski a été assassiné en août 1940, il y a deux chats : un roux nommé Trotski et un noir qui porte le nom de son assassin, Ramón Mercader. Du moins, ils y étaient quand je l'ai visitée. La maison est un musée depuis de nombreuses années, et pendant longtemps les visiteurs ont pu s'y promener librement : ils pouvaient s'allonger sur le lit de Trotski, s'asseoir là où il se trouvait quand Mercader l'a frappé avec l'arme la plus célèbre de l'histoire moderne. À présent, les pièces où il a vécu la dernière année de sa vie avec sa femme et son petit-fils sont protégées par une vitre qui longe le couloir à hauteur de la taille. Cette barrière est équipée d'une alarme, et dès qu'un visiteur se penche au-dessus, comme cela arrive fréquemment, elle se déclenche. Les murs de la chambre criblés de trous témoignent d'une première tentative d'assassinat ratée en mai 1940. Au sol du bureau où, trois mois plus tard, Mercader a réussi son coup, les taches de sang paraissent avoir été incrustées à jamais dans la pierre.

Dans la cour, un drapeau rouge flotte à mi-mât sur la tombe du vieil homme et de sa femme Natalia – une dalle en béton de trois mètres sur laquelle sont gravés le nom de Trotski, une faucille et un marteau. La cour n'est pas grande mais abrite quelques arbres tropicaux et d'immenses cactus. Avec la bougainvillée en fleur et les deux chats pelotonnés

l'un contre l'autre sous le soleil printanier, l'endroit paraît idyllique. Seule la sonnerie de l'alarme nous rappelle qu'à l'époque de Trotski, il s'agissait moins d'une villa que d'une forteresse, que la tour au coin de la rue servait à monter la garde et non de terrain de jeux à son petit-fils, qu'on ne recevait pas de visiteurs et que la majorité de son entourage portait des armes. En bref, qu'on attendait en permanence un émissaire de Staline.

Mercader a frappé Trotski à la tête avec la partie large du pic à glace. Trotski a crié (« un long "Aaaah" interminable », se rappelait Mercader) puis s'est levé, a mordu la main de son agresseur, qui l'a alors poussé au sol. Il s'est relevé, a jeté tout ce qui lui tombait sous la main sur son assaillant – livres, encrier, dictaphone – avant de lui arracher le pic à glace, pour finalement chanceler, le visage couvert de sang, ses yeux bleus « luisants », comme l'a rapporté Natalia, ses lunettes à terre. Bien qu'ils aient vécu dans l'anticipation de ce moment depuis plus de dix ans, l'entourage de Trotski n'a pas immédiatement compris ce qui se passait, et trois ou quatre minutes se sont écoulées avant qu'ils ne se précipitent dans le bureau, tombent sur Mercader et commencent à le frapper avec la crosse de leurs revolvers. C'est alors que l'assassin a perdu son sang-froid. « Ils m'ont obligé à le faire, s'est-il écrié. Ils retiennent ma mère. » Ce fut son seul moment de faiblesse, et personne ne comprit ce qu'il voulait dire.

Voyant la vie de Mercader menacée, Natalia demanda à son mari quoi faire de lui.

« Dis aux gars de ne pas le tuer », répondit-il. Puis il ajouta : « Non, non, il ne faut pas le tuer. » Trotski voulait que Mercader vive pour qu'il avoue au monde entier qui l'avait envoyé. Mais au cours des vingt années qu'il passa dans une geôle mexicaine, dont six à l'isolement, Mercader n'a jamais

reconnu avoir agi sur les ordres du Kremlin, répétant qu'il était un admirateur déçu de Trotski.

Trotski est mort le lendemain dans un hôpital de Mexico. Comme il l'avait affirmé en 1936, Staline ne cherchait pas à frapper « les idées de ses opposants, mais leur crâne ».

Si Trotski était mort sur le coup et en silence, Mercader se serait échappé. C'est en tout cas ce qui était prévu. Une voiture attendait non loin de la villa, le moteur allumé. À l'intérieur se trouvaient la mère de Mercader, Caridad Mercader Del Río, et l'agent soviétique responsable de l'opération. Ils ont entendu le « Aaaah » de Trotski, les cris et les bruits de pas dans la villa, ont compris que les choses avaient mal tourné et se sont enfuis. D'autres témoignages affirment qu'ils attendaient dans des voitures séparées, mais cela ne change rien.

Trois jours plus tard, le 24 août, la *Pravda* annonçait la mort de Trotski. Selon le journal, il était mort « le crâne fracassé par l'un de ses plus proches collaborateurs ». Staline attendait – ou, plus exactement, préparait – ce moment depuis fort longtemps.

Il paraît étrange que Staline n'ait pas donné l'ordre d'éliminer Trotski bien plus tôt. Mais il s'est toujours plus préoccupé de l'opinion publique qu'on ne l'imagine, tant à l'intérieur de l'Union soviétique qu'à l'étranger. Bien qu'il ait rapidement regretté d'avoir exilé Trotski hors du pays, où il était plus difficile d'entraver son activité, ce n'est qu'à l'approche de la Seconde Guerre mondiale qu'il fit de son élimination une priorité.

Entre-temps, pendant les douze ans qu'a duré son exil, les hommes de Staline ont observé Trotski partout où il allait. De près ou de loin, ils le surveillaient nuit et jour, sans répit. Ils ont intercepté son courrier, infiltré sa maison, attaqué ses

locaux, tué ses deux fils et éliminé ses acolytes un à un, quand le besoin se faisait sentir. Trotski lui-même savait se montrer impitoyable, et nombre de gens ne voyaient pas de raison de le plaindre maintenant que sa situation avait changé de manière aussi radicale. Il se mettait souvent en colère, constamment frustré par les conditions de son exil, mais malgré la pression incessante de Staline, il continuait à le défier fièrement.

On ne l'avait pas immédiatement envoyé à l'étranger. Aux premiers temps du régime de Staline, l'exil intérieur constituait une punition courante. Fin janvier 1928, Trotski avait donc été envoyé à Alma-Ata, une ville en proie aux crues et aux tremblements de terre, au blizzard et aux canicules, dans une région reculée du Kazakhstan. S'éloigner du Kremlin n'était pas pour lui déplaire ; Natalia et lui s'accommodèrent de leur nouvelle vie. Plus tard, elle écrivait :

Le plus joli à Alma-Ata, c'était la neige, blanche, propre et sèche. Comme peu de gens passaient à pied ou en voiture, elle gardait sa fraîcheur tout l'hiver. Au printemps, elle cédait la place aux coquelicots. Un tapis rouge à perte de vue ! La steppe rougeoyait à des kilomètres à la ronde. En été, il y avait des pommes – la célèbre variété d'Alma-Ata –, énormes, rouges elles aussi. La ville n'avait ni eau courante, ni électricité, ni routes pavées. Dans le bazar du centre, les Kirghizes s'asseyaient dans la boue à la porte de leurs échoppes pour se réchauffer au soleil et se débarrasser de leurs parasites. La malaria était endémique, ainsi que la peste. Pendant les mois d'été, on rencontrait un nombre impressionnant de chiens enragés. Les journaux rapportaient de nombreux cas de lèpre dans la région. Malgré tout cela, nous avons passé un bon été... Le verger sentait bon les pommes et les poires mûres, les abeilles et les guêpes bourdonnaient. Nous faisons des conserves.

Pendant que Natalia préparait des confitures, Trotski faisait ce qu'il avait toujours fait : il travaillait toute la journée, restait en contact avec ses collègues de l'opposition, y compris ceux qui se trouvaient en prison (huit mille de ses partisans avaient été arrêtés, déportés ou emprisonnés cette année-là), il lisait, étudiait, dictait des lettres, donnait des directives. Il aimait chasser. Parfois, le soir, il partait se promener dans les montagnes voisines avec son chien et son fusil. Son fils aîné Lev Sedov (Lyova) était présent. Il assistait son père, tout comme son « secrétariat », de jeunes hommes qui avaient suivi Trotski à Alma-Ata mais avaient finalement été arrêtés l'un après l'autre et renvoyés à Moscou, avant de disparaître totalement. Même s'ils sympathisaient, les autochtones gardaient leurs distances : Staline avait des yeux partout.

En octobre, Trotski cessa de recevoir du courrier. « Nous sommes soumis à un embargo postal », écrivit Natalia à une amie. Même aux confins de l'empire soviétique, Trotski attirait trop d'attention. Le 20 janvier 1929, après des atermoiements de dernière minute de la part de Staline, on lui ordonna de faire ses valises pour une nouvelle destination. Deux jours plus tard, accompagné par sa femme et son fils, il quittait Alma-Ata sans savoir où il allait. Il en serait informé au cours du voyage, lui apprit-on – mais en vérité, Staline lui-même ignorait où l'envoyer.

Le train qui le ramenait vers l'ouest de la Russie passa douze jours sur une voie de garage – « plongé dans le coma », selon les mots de Trotski – avant que la question ne soit résolue. C'était l'hiver le plus rude depuis longtemps. Tandis que la locomotive allait et venait sur les rails pour empêcher les roues de geler, Trotski lisait Anatole France et jouait aux échecs avec sa famille – son plus jeune fils, Sergueï, avait été autorisé à les rejoindre en route. Ils ignoraient où ils se trouvaient et personne n'avait le droit de quitter le train, mais une

fois par jour, la locomotive et un wagon se rendaient à la ville la plus proche pour aller chercher le repas de la famille et un exemplaire de la *Pravda*. Le journal était rempli d'attaques contre Trotski et annonçait les arrestations de ses partisans.

Il espérait qu'on l'enverrait en Allemagne, mais le visa n'arriva jamais. On lui dit que seule la Turquie acceptait de l'accueillir. Peut-être était-ce vrai. Mais Trotski soupçonnait Staline d'avoir ses propres raisons pour favoriser ce pays : le président Kemal Atatürk serait prêt à exécuter ses volontés, quelles qu'elles soient. Il en avait la certitude, malgré les dénégations d'Atatürk et bien que lui-même ait fait preuve de plus d'optimisme par la suite. Par ailleurs, Constantinople était le point de ralliement de la garde blanche vaincue par Trotski lors de la récente guerre civile : peut-être Staline comptait-il sur eux pour en finir avec lui.

Le train se dirigea vers le sud pour atteindre Odessa – la ville où Trotski avait passé son enfance et commencé sa carrière révolutionnaire – le 10 février. De là, Sergueï retourna poursuivre ses études à Moscou, où il finit par disparaître. Accompagné de Lyova, Trotski et Natalia furent emmenés au port et, escortés par des soldats qui quelques années plus tôt avaient servi sous ses ordres, embarquèrent sur l'*Ilyich*. Il n'y avait aucun autre passager, à part deux agents de Staline. Le navire quitta Odessa de nuit, en pleine tempête. La mer Noire était gelée : pendant les cent premiers kilomètres, un brise-glace les précéda pour leur frayer un passage.

Ils atteignirent Constantinople deux jours plus tard. On les emmena aussitôt au consulat soviétique, où ils furent accueillis comme des hôtes d'honneur. L'agent qui dix ans plus tard attendrait devant une villa de Coyoacán pour aider l'assassin de Trotski à s'enfuir arriva à Constantinople à la même période. Il s'appelait Leonid Eitingon. Il faisait partie de ma famille.